204

XXVI

Il était à peine sept heures, et tout le monde était
déjà dans le bureau de Libertad qui s'empressa de donner des instructions au groupe.

- J'espère que vous avez tous passés une bonne nuit.
Aujourd'hui, notre rôle consistera à faire l'occupation du
building, dans lequel nous nous trouvons présentement. Tout
le reste du campus est également sous notre contrôle. Nous occuperons les locaux jusqu'à l'intervention massive des forces de l'ordre. Pour commencer la journée, je propose que nous fassions l'absorption de LSD. Les comprimés que j'ai en ma possession contiennent chacun trois fois la dose ministérielle. Ils hochèrent tous la tête en signe d'approbation. Ils avalèrent leurs pilules.

La belle dame à la chevelure noire, toute vêtue de noir ce matin-là, se leva et se promena lentement dans la pièce. Par des gestes, elle les invita à s'asseoir de façon à former un cercle. Pendant quelques minutes, ce fut le silence complet, chacun essayant de lire dans les yeux des autres. Pancho ressentait comme une douceur confuse qui montait en lui, qui assez rapidement habita tout son espace corporel. La pensée de Raspilla traversa son esprit, il
était bien, il sourit et s'aperçut que les autres faisaient
de même. Libertad se tourna vers Smith et rompit le silence.

- Smith, j'aurais quelques petites questions à te

poser touchant des choses qui sont pour nous très sérieuses.

* Je suis prêt à répondre à toutes tes interrogations
Libertad, je n'ai absolument rien à cacher.
* Je suppose que tu serais intéressé de faire partie de notre groupe d'action politique qui porte le nom de Brigades Noires.
* Oui bien sûr, il s'agit de ma plus grande motivation.
- C'est bien, j'apprécie fortement ta détermination,
mais dis-moi que penses-tu de la révolution ?
* Pour moi la révolution, c'est comme la plus haute
montagne, celle de l'idéal. Elle est merveilleuse et ses racines sont au fond de l’océan et son sommet transperce les plus hauts nuages. Cette montagne est fantastiquement belle, mais elle est pleine d'embûches. Il faut la gravir, même si le chemin sera long et pénible. Je suis convaincu qu'un jour nous atteindrons la cime.
* Ta réponse me semble satisfaisante Smith, mais
crois-tu que tous les moyens soient bons pour parvenir à cet objectif ?
* Oui je crois que nous utiliserons tous les moyens, je suis prêt à tout, s'il le faut, je vais sacrifier mon existence.

La révolutionnaire se réjouit, elle tendit ses deux mains à Smith. Il prit ses deux poignets et serra très fort.

* Mon cher Smith, tu es maintenant des nôtres. Ils hurlèrent leur joie.

Boulesroses était en plein délire, elle se roulait sur le tapis, ça tournait pas mal dans son cerveau, elle

s’arrêta, regarda le plafond et commença à halluciner. 206

- Je vois des ballons roses avec des éléphants noirs

dessus, comme c'est beau, regardez en haut le plafond est en

train de fondre,
grâce aux forces
continua à fixer

il tombe des grosses gouttes blanches, mais

positives je les évite. Elle

le plafond. Marciano pensa que le temps

se tut et

était propice pour la questionner au sujet de sa relation
avec le professeur Zulk, elle n'était pas en état de mentir.

- Est-ce que tes amours avec Zulk se portent bien Boulesroses ?

- Pas vraiment, nous n'avons pas réussi à allumer le
feu. Il ne sera pas donc nécessaire de l'éteindre.

Cette histoire de Boulesroses et de Zulk tracassait
énormément Libertad. Elle craignait que l’avocate put avoir vendu la mèche. L’écrivaine questionna Boulesroses à son tour.

As-tu parlé à Zulk de l'existence de notre groupe durant tes rencontres avec lui ?

- Non, laissez-moi tranquille avec ça. Tout ce que je
voulais c'est une maîtrise en sciences politiques. Il me l'a
octroyé, maintenant je vous jure que l'affaire est close.

Libertad pencha sa tête un petit peu et réfléchit
intensément, puis elle s'adressa encore à la femme de loi.

- Bon ça va Boulesroses je te crois, car tu as l'air
sincère. Cependant je t'avertis, la prochaine fois que tu
pactiseras avec l'ennemi, tu seras bannie du groupe.

Boulesroses était presque verte, son estomac se nouait,
elle se sentait coupable. En signe d'humilité et de

207

soumission, elle ferma les yeux, pencha sa belle boîte crânienne et dit à voix basse :

- Je le promets, je n'entretiendrai plus jamais de
contacts intimes avec les adversaires de la révolution. Elle
releva la tête, se tourna vers Smith et poursuivit. Smith tu
n'es qu'un incapable, et puis je sais qu'il y a beaucoup de
rats et de citrouilles dans la ville. Je le répète Smith est
un incapable.

Smith rageait sur place, mais en fin renard qu'il
était, il ne laissa rien paraître, mais il mijotait une
petite vengeance. Il n'appréciait guère de se faire insulter
de la sorte devant la galerie. Puis Pancho se leva et se mit
à parler.

- Je ne sens plus mon corps, mon cerveau est si gros
qu'il occupe toute la place de mon univers. Présentement,
mon espace cervical est balayé par des grands vents, j'ai le
besoin de m'exprimer, de décrire mon état. J'ai aussi le
besoin pressant de communiquer. Marciano, toi qui ne parles
pas souvent, je t'en supplie, dis-nous quelque chose.

- Pancho je me sens un peu comme toi. Selon ma vision
présente des choses, j'ai l'impression que le monde est déjà
différent. Tout me paraît si simple et si facile, j'ai la
certitude que je pourrais arriver à faire presque n'importe
quoi. Mes facultés intellectuelles n'ont plus de limites,
j'ai la sensation que la terre entière est pendue à mes
lèvres, je deviens le nombril du monde. Je rêve les yeux
ouverts, je vois toute une féérie de couleurs, vos visages
sont étranges. Le tien mon ami Pancho est mauve, ça me

donne le goût de rire. 208

Ils se mirent tous à rigoler avec Marciano, à part
Smith qui alla se dissimuler derrière un fauteuil. Il prit
dans la poche gauche de son veston un mignon petit robot
téléguidé. Discrètement, il lui ordonna de se rendre jusqu'à
Boulesroses qui était encore en plein état d'euphorie, elle
ne se doutait de rien. Le minuscule engin parvint près des
fesses de la jeune femme, une petite aiguille sortit de sa
tête chercheuse et fonça directement dans la chair molle de
l'avocate qui réagit immédiatement. Le serviteur
électronique retourna, à toute vapeur, vers son maître.

- Au secours, ça me fait mal, laissez-moi tranquille.

Smith revint parmi le groupe qui ne s'était pas
rendu compte de son absence. Il jouissait, il avait eu sa vengeance. Gare à elle, si elle récidivait. Libertad
intervint, afin de remettre un, peu d'ordre dans la
maisonnée.

- Un jour tous les cochons roses deviendront jaunes.
Ainsi, ils seront beaucoup plus agréables à regarder et peu
après les mots et les paroles ne seront plus nécessaires,
puisque toutes les pensées de tous les êtres pensants seront
automatiquement connues dans leur environnement immédiat du
seul fait de leur existence. Nous serons dans une ère
nouvelle, dans laquelle l'éternité sera naturelle, une société de bonheur collectif.

Ils furent tous émerveillés par les propos de Libertad.
Peu à peu, l'effet du LSD baissait, le calme revenait dans
leurs corps et dans leurs cerveaux. Libertad en profita pour

revenir au concret. 209

- Je crois qu'il serait grand temps de systématiser
notre surveillance des lieux, n'oublions pas que
l'adversaire peut nous tomber dessus à tout moment. Smith et Marciano vous contrôlerez l'entrée principale en bas. Pancho et moi on va s'occuper des écrans télévisuels et des fenêtres, et toi Boulesroses tu prendras les éventuels
appels téléphoniques. Ils s'exécutèrent.

Morenko en bon journaliste qu'il se croyait, décida
pour une fois d'utiliser son flair. Au travers des branches,
il avait eu vent qu'il se passait quelque chose à l'université. On l'avait informé de la manifestation devant l'édifice du parlement central. Malheureusement, il était arrivé trop tard, mais pour l'occupation, il était certain d'être à temps. Il le sentait, il pondrait un chef-d’œuvre, le "lead" germait déjà en lui. Il stationna son véhicule à proximité des terrains de l'institution du haut-savoir et opta pour la marche. Avec le temps, sa paranoïa se développait. Afin de passer incognito, il avait mis des vêtements qu'il portait lorsqu'il était étudiant. Il pourrait ainsi fouiner à sa guise et satisfaire son long nez
pointu. Il avançait lentement, il se contentait de regarder les bâtiments. Parfois, il apercevait des étudiants, des
ordinateurs ou bien des chats aux fenêtres, ses informations étaient donc justes. Il était heureux, un autre
exploit était à la portée de sa main, il allait d'un pas
alerte. Il passa devant les deux tours des Arts, mais
décida de se rendre plus loin avant de s'introduire dans un

building. Il atteint la faculté des Sciences sociales, en
quelque sorte son endroit préféré, sa mine d'or. Il en vint
à la conclusion qu'il avait le devoir de pénétrer chez les
sociologues, ces barbus indisciplinés. Une fois à
l'intérieur, il ferait quelques entrevues chocs, puis s'en
retournerait tout bonnement à son journal écrire son papier.
Son plan n'était pas très compliqué, ça lui donnait du
courage. Il pensa qu'il était préférable pour lui d'entrer
par une des portes qu'il y avait sur les côtés, plutôt que
par la porte centrale d'en avant qui donnait sur la rue. Il
pensait que c'était bien de choisir l'approche prudente,

Pourquoi courir des risques inutiles. Après une courte

réflexion, il se dirigea vers le côté gauche de l’édifice des

Sciences sociales. Cela l'affectait un peu sur le plan
idéologique, lui qui était de droite, mais tactiquement
c'était le meilleur endroit. Il releva son col et effectua des grands pas rapides, tout en demeurant paranoïaque.

Marciano tapa sur l'épaule de Smith et dit :

- Regarde le type qui s'en va là-bas, je le reconnais,
c'est Morenko, l'ancien professeur de journalisme qui a été
congédié. Nous devons nous méfier de cet individu, car il
est aussi journaliste pour le journal gouvernemental, le
Droit Chemin. Il n'y a aucun doute dans mon esprit, je l'ai

bien vu avant qu'il ne remonte son col.

211

* Moi aussi, j'ai eu le temps de distinguer son visage,
il me semble avoir déjà vu cette face quelque part. Je suis
d'accord, il serait préférable de l'avoir à l'œil. Je vais
le suivre, toi tu restes ici, est-ce que ça te convient
Marciano ?
* Ça va Smith, je t'attends ici, tout en veillant au grain.

Smith marcha vers la porte. Elle s'ouvrit. Il courut
pour s'approcher de l'individu suspect. Il était à une
dizaine de mètres de lui. Il se camoufla derrière un gros
arbre. Morenko tentait désespérément d'ouvrir la porte.
Smith fouilla dans sa poche pour prendre un petit robot. Il
programma la machine, puis elle décolla à vive allure. Le
journaliste ne se doutait de rien, il continuait d'harceler
la porte de plus belle, mais cette dernière refusait
obstinément d'obtempérer à ses désirs. Soudainement, un
énorme vacarme retentit, Morenko fut propulsé bien haut
dans les airs, il ressemblait à un oiseau malhabile, puis
retomba au sol comme une roche. Le robot et Morenko moururent bravement au combat. La porte ainsi que le coin du
bâtiment avaient volé en éclats. Smith se rendit examiner
Morenko, puis retourna rejoindre Marciano. En arrivant, il
était très essoufflé.

* Ouf, quelle horreur ! Je l'ai échappé belle, mais ton ami l'ancien professeur n'a pas eu de chance.
* Est-t-il mort ?
* Oui, sans l'ombre d'un doute.
* Qu'allons-nous faire ? 212

- Rien, les larbins sociétaux s'en chargeront bien un

jour, sinon ça ne sentira pas très bon dans les parages.

* J'aime bien tes propos Smith, tu parles comme un vrai membre des Brigades Noires.

Pancho et Libertad visionnaient leur écran de
télévision portative qui leur permettait de voir presque
partout sur le campus universitaire. Tout semblait normal, il n'y avait pas la moindre anomalie à signaler. Dans
la pièce voisine, Boulesroses surveillait de près
l'installation téléphonique. Tout à coup le signal sonore
manifesta sa présence, elle sursauta et appuya sur le bouton
rouge, afin d'apercevoir son interlocuteur. A sa grande
surprise, l'écran mural était totalement noir, elle pensa
vite. II s'agissait, selon toute évidence, d'un appel
anonyme, elle était nerveuse et avait peur. L'individu,
sans vergogne, ne parlait point, la tension montait en elle
à une vitesse vertigineuse, les secondes s'écoulaient
lourdement. Elle s'approcha de l'appareil et dit.

- Merde, qu'est-ce que c'est ça ?

* Nous voulons des pilules à saveur de pizza, nous
aussi, sinon c'est la mort à plus ou moins brève échéance,
argumenta une voix lointaine, fatiguée et dépressive.

- Je m'excuse, vous commettez certainement une erreur, ce n'est pas un restaurant ici, faites attention à ce que vous dites, je suis avocate et je connais le numéro de la police par cœur.

La petite lumière rouge s'éteignit, Boulesroses était

rassurée, décidément la vie ne faisait pas de cadeau.

213

Pétrov et Igor, les deux inséparables, se baladaient à
l'université. Comme c'était plaisant de fuir la grisaille
administrative qui était le propre de leurs existences
absurdes. Cette petite promenade était l'initiative de
Pétrov qui dans le très profond de son cœur d'animal
espérait rencontrer la mystérieuse dame aux cheveux noirs.

- Dis-moi mon cher camarade Pétrov, pourquoi
l'université plutôt qu’ailleurs ?

- Je trouve que c'est beau, c'est même poétique, ça me
rappelle le temps quand j'étais étudiant, comme un doux souvenir. Je suis un homme qui est très attaché au passé. Je suis gros, mais je suis hypersensible, je suis un amoureux perpétuel, mais dans le fond, ce que j'aime le plus, c'est le fric avec lequel on peut avoir n'importe quoi !

- Moi j'abonde dans le même sens que toi, mais en plus de l'oseille, nous devons maintenir sous contrôle tout l'appareillage politique. Comme ça notre avenir et celui de nos descendants sont assurés.

Libertad regardait par la grande vitre de son bureau,
elle ne voyait rien d'anormal, tout paraissait calme. Elle se demandait si l'occupation pourrait se poursuivre encore bien longtemps. Dans l'heure qui avait précédé, elle avait communiqué avec les occupants de chacun des autres pavillons, tout allait bien, à part la fameuse bombe à la faculté des Sciences sociales. À ce sujet, personne ne savait rien. Les caméras ne voyaient pas partout et elle

avait envie de prendre l'air, le goût d'aller faire un petit tour dehors.

* Pancho, tu resteras ici, moi je vais aller à
l'extérieur.
* Pas de problème Libertad, ne sois pas trop longue et
surtout ne prends pas de chance.

- Sois sans crainte, dans aux plus trente minutes, je
serai de retour.

Il s'approcha d'elle et l'embrassa lentement sur le
front, puis descendit ensuite sur ses lèvres. Il s'y reposa
pendant quelques douces secondes, puis elle quitta les
lieux. En bas, elle rencontra Marciano et Smith.

- Salut les gars, est-ce que tout baigne dans l'huile ?

* A part la bombe et la mort du journaliste Morenko, il n'y a rien à signaler, répondit Marciano.
* Des faits anodins, sans réelle importance

pour nous. Je reviendrai bientôt.

Elle prit la direction du stade, elle était satisfaite,
car tout se déroulait comme prévu. C'était la fin de
l'après-midi, dans une heure environ le soleil se coucherait. Plus loin, les deux comparses poursuivaient leur discussion.

* Je te l'avoue mon cher camarade Igor, une raison
sentimentale m'a porté jusqu'ici. J'ai l'espoir de
rencontrer une belle femme. Il s'agit de celle que j'ai
connue un peu à la discothèque, tu étais avec moi ce soir-là, tu dois probablement t'en souvenir ?
* Oui, mais très vaguement. 215
* Je pense Igor que ta mémoire a certains problèmes, selon moi, il est impossible d'oublier une si belle femme.
* Peut-être Pétrov, mais j'ai tellement d'éléments à retenir, il m'arrive parfois d'avoir de petites défaillances. Si tu veux, j'aimerais discuter d'autres sujets.

Ils poursuivirent leur route, en bavardant d'autres
choses, c'est-à-dire de leurs comptes en banques, de leurs
nombreuses possessions matérielles et aussi évidemment du
Cirque politique.

A environ deux cents mètres devant elle, Libertad
aperçut deux formes humaines qui s'amenaient vers elle. Elle
prit la décision d'aller voir d'un peu plus près. Ces deux
personnes lui paraissaient suspectes. Smith eut la bonne
idée de suivre l'écrivaine, afin d'assurer sa protection.
L'art de la filature n'avait point de secret pour lui, elle
ne se doutait de rien.

Igor asséna un coup de pied au cul de son compagnon.

* Regarde Pétrov, quelqu'un vient vers nous, qui sait ?
Il s'agit peut-être de la belle de tes rêves.
* Tu es méchant Igor, tu me blesses dans mon intimité
la plus profonde, pour moi l'amour est ce qu'il y a de plus
précieux après l'argent.
* Ne m'en veux point petit gros, sois certain que j'apprécie énormément tes réserves monétaires cependant.

216

— J'accepte tes excuses, en réalité tu sais très bien, que nous sommes très près l’un de l’autre

Igor se jeta aussitôt dans les bras de Pétrov. Une fois
de plus l'amitié triomphait, ils pleuraient à chaudes
larmes. Pétrov distinguait maintenant une femme avec de
longs cheveux noirs, il était tout énervé. Pas d'erreur, il
s'agissait bien de Pétrov qui était accompagné de son ami de
la discothèque. C'était bien elle. Comme le hasard, pour une
fois, faisait bien les choses.

- Bonjour mon beau banquier, ça me fait grand plaisir de te revoir.

- Moi aussi belle inconnue. Il s'approcha d'elle et
commença à lui caresser les fesses. Libertad essaya de le
repousser, mais Pétrov ne lâchait pas prise. Elle se mit
alors à crier.

- Laisse-moi tranquille, espèce de vicieux, je ne veux rien savoir de toi.

- Mais voyons ma jolie, c'est toi qui m'as dit de venir
me balader par ici. L'heure de vérité est arrivée, moi je
n'en peux plus, j'ai besoin de toi.

Juste au moment, où il était en train de lui enlever
son gilet, Smith bondit tel un tigre, pistolet au laser au
poing.

- Lâche cette femme, espèce de paquet de merde, sinon
je te réduis en mille miettes. Pétrov laissa Libertad et se retourna vers son compagnon qui était déjà en fuite. Il exécuta la même manœuvre. Comme Smith allait se lancer à leur poursuite, Libertad intervint.

 217

* Reste ici Smith, il ne faut surtout pas se perdre,
ces deux individus n'ont pas réellement d'importance.
* D'accord Libertad, c'est toi qui commandes.
* Je te remercie beaucoup Smith, tu as bien fait de me suivre. Tu viens de me prouver ta loyauté. Dorénavant, je te considèrerai comme un membre à part entière des Brigades Noires.
* Merci Libertad, tu me touches au plus profond de moi-même.

La nuit était presque tombée, il était grand temps pour
eux d'aller rejoindre leurs amis. Ils se mirent en marche.
Smith était très content d'avoir fortement impressionné
Libertad. Leurs pas étaient rapides, quand soudainement ils entendirent des cris étouffés, en provenance de la gauche. Ils tournèrent leurs têtes dans cette direction et virent une jeune femme qui se traînait par terre, elle avait l'air mal en point. Ils se rendirent près d'elle. Smith l'aida à se relever, Libertad la questionna.

* Qui es-tu et que fais-tu ici ?

Elle répondit quelques bribes, avec peine et misère,

d'une voix faible.

* Des policiers m'ont battue.

Libertad n'insista pas, elle voyait bien que la jeune
femme n'était pas en état d'en dire plus. Ils la soutinrent
durant le reste du trajet. Marciano était toujours au poste

de garde. En les voyant, il fut rassuré. 218

* Tout va bien Marciano, finalement tout est rentré
dans l'ordre, et en plus nous avons une nouvelle compagne,
dit Smith. L'inconnue semblait reprendre ses esprits peu à
peu, elle tenait sur ses jambes. Libertad expliqua brièvement à Marciano le déroulement des derniers
événements, puis monta au vingtième avec la nouvelle.

Pancho fut agréablement surpris de les voir arriver.

* Ouf ! J'étais à la veille de me ronger les sens. Qui est cette personne avec vous ?
* Moi et Smith l'avons ramassée pas très loin d'ici.
Elle prétend avoir été battue par les policiers, en tout cas elle est dans un piteux état.

La belle jeune femme, de grandeur moyenne, à l'allure
frêle, aux cheveux roux assez courts, était complètement
épuisée. Elle se laissa tomber dans un fauteuil, ferma les
yeux et s'endormit presque immédiatement.

* Je pense qu'il serait mieux qu'elle se repose, avant d'en savoir plus sur son compte, hasarda Pancho.
* D’accord Pancho. Avez-vous eu des pépins pendant mon absence ? dit Libertad.
* Rien du tout, à part l'appel anonyme reçu par
Boulesroses.

Le chef des chats et le maître ordinateur prenaient un repos dans la cafétéria des Sciences sociales. Ils en
profitèrent pour faire un brin de jasette. Le félin parla le premier.

* Chère machine pensante, je constate avec un peu

d’amertume au cœur que le soleil est couché, et que les
humains aux gènes fascistes ne sont pas encore intervenus. À ton avis, à quoi devons-nous nous attendre dans les heures qui vont suivre ?

219

* Je suis persuadé qu'ils ne tarderont pas à venir nous
emmerder. A ce moment-là, il faudra fuir. Nous aurons perdu
une autre bataille, mais la guerre ne sera pas encore terminée.
* Oui c'est vrai. La guerre est loin d'être finie, elle
sera longue et pénible. Elle se poursuivra tant qu'il y aura
des ordinateurs, des chats et des hommes sur cette planète. Les sociétés existent déjà depuis fort longtemps et
une grande majorité de leurs membres ont toujours été
maintenus dans l'asservissement. L'égalité entre les Terriens
n'a jamais eu sa place. La violence et la folie ont toujours
été les deux moteurs principaux de l'évolution. Par malheur,
il est impossible de prévoir que cette situation cessera
demain matin. Il faut demeurer réaliste jusqu'au bout et
surtout ne jamais tomber dans la rêverie.

Libertad regardait le magnifique stade qui
scintillait dans la nuit étoilée. Elle le voyait encore
en pleine effervescence quand tout à coup elle vit des
phares orange clignotant. Pas de doute, la force répressive passait à l'action une fois de plus. La fuite devait s'effectuer immédiatement.

* Pancho occupe-toi d'avertir Smith et Marciano, il
faut partir, car l'ennemi sera là bientôt.

Libertad s'empressa de lancer l'alerte à tout le
campus. Elle plaça sa bouche devant un micro et dit :

- L’ennemi répressif s’en vient, partez tous avant qu'il ne soit trop tard.

La deuxième phase allait débuter prochainement, le
temps était venu d'utiliser le repaire secret. Juste à cet
instant, Boulesroses rejoignit Libertad. Smith, Marciano et
Pancho la suivirent de près.

- Salut Libertad, Salut Boulesroses, qu'est-ce qu'on
fait maintenant ? demanda anxieusement Marciano.

- Ne vous faites pas, j'ai tout prévu, répondit sans hésitation la professeure.

Elle gonfla sa soucoupe et sans attendre ils sautèrent
à l'intérieur et placèrent la jeune et étrange inconnue sur
leurs genoux, elle dormait encore profondément. Elle
actionna les commandes et l'engin décolla et traversa la
grande fenêtre. Libertad dirigea sa soucoupe vers le secteur
pauvre de la ville. Ils échappèrent assez facilement aux soucoupes gouvernementales dont la manœuvre était lente à cause évidemment de leur grand nombre. L'atterrissage s'effectua dans une cour intérieure, entourée de vieilles maisons en bois gris, datant du siècle passé. Ils descendirent de l’engin. Smith et Marciano soutinrent la rouquine. Libertad prit la parole :

- C'est ici les amis, nous sommes rendus à notre

cachette qui est à cinq mètres sous nos pieds. Nous aurons
six grandes pièces pour nous loger et des réserves de
véritable nourriture pour plusieurs mois. Elle souleva une
roche qu'il y avait près d'elle et pesa à l'aide de son pied
gauche sur un gros bouton rouge. Un bruit sourd se fit ouïr,

 221

et une porte de gazon s'ouvrit devant leurs yeux étonnés.

Dans le trou, il y avait une échelle. A tour de rôle, ils
descendirent. Smith et Marciano portèrent l'inconnue qui ne
s'était pas encore réveillée. Il y avait une porte
métallique grise devant eux, Libertad marmonna quelques
paroles incompréhensibles, et la porte s'enfonça dans le
sol. Ils pénétrèrent. Ils étaient dans le salon.
L'aménagement était sobre, mais beau. Une table de verre
ronde au centre, avec tout autour des petits fauteuils
multicolores à géométrie variable. Des peintures modernes et des écrits remplissaient les murs. Un éclairage
doux et jaunâtre habitait magnifiquement l'espace. Ils
étendirent la jeune femme aux cheveux roux sur le tapis mou, elle semblait heureuse, car sa mimique était tendre.
Boulesroses, comme c'est souvent son habitude, tapait des
pieds et dit :

 — Bof ! ce n'est pas aussi beau que chez-moi, mais je
n'ai pas le choix, il va bien falloir que je m'y fasse.

- Tu verras Boulesroses, c'est très supportable, avec
le temps tu t'y feras. Mais j'y pense, elle regarda sa
montre, c'est l'heure du bulletin de nouvelles à la
télévision étatique. Bombardon va probablement s'ouvrir la
trappe à notre sujet, expliqua Libertad.

L’écrivaine alla jusqu'à une petite table et
appuya sur un losange noir, le mur écran s'alluma. Ils
s'installèrent tous confortablement et l'image apparut.
C'était une publicité sur la bonne façon de penser. Puis

vint le faciès de la journaliste, fort connue, Bombardon.

Sa grosse boîte crânienne occupait presque tout l'écran, c'était presque disgracieux. Des cheveux courts, blonds, mal
peignés lui donnaient des airs de lendemain de la veille. Un
immense nez, en forme de ballon de football d'antan, ne
faisait pas d'elle une très belle femme. Mais pour elle ce
qui comptait, c'était de diffuser la bonne information.
Comme à l'accoutumée, elle arborait son sourire ridicule,
ses grosses lèvres se mirent à bouger.

- Ces deux derniers jours, notre ville a vécu une
période très dramatique. Le bulletin de nouvelles sera
entièrement consacré à ces terribles événements. Tout
d'abord, nous allons récapituler les faits. Premièrement,
les dissidents ont vidé le campus universitaire et ont
organisé une réunion monstre au stade. Ensuite, une
manifestation sur la colline parlementaire. Là, les forces de l'ordre ont été dans l'obligation d'intervenir pour rétablir le calme dans des lieux habituellement très paisibles. La police a effectué environ cinq mille arrestations à cette occasion. Aujourd'hui, une poignée de récalcitrants ont occupé les bâtiments de l'université. La plupart de ces sinistres individus ont été arrêtés. Notons cependant que quelques-uns ont réussi à fuir. Soyez assurés qu'ils ont eu assez peur pour ne plus recommencer ce genre d'activité. Un malheur vient assombrir le tableau. Le
fabuleux professeur Zulk que nous adorons tous, a été
gravement blessé. Il est présentement à l'hôpital, mais il a
quand même accepté de m'accorder une entrevue. Dans la
deuxième partie de l'émission, je m'entretiendrai avec nul

autre que notre valeureux ministre de la Justice.

223

L'image se divisa en deux, du côté gauche on voyait la
journaliste Bombardon et à droite c'était le très vénérable
Zulk sur son lit d'hôpital. Il était presque entièrement
recouvert de pansements de toutes sortes de couleurs. En
l'apercevant, Smith bondit un mètre en l'air, puis grâce à
la force gravitationnelle, il retomba.

- Bonjour professeur Zulk, allez-vous bien ?

- Non merci, je vais très mal. Toutefois, je suis
confiant d'être rétabli dans peu de temps.

- A-t-on voulu attenter à vos divins jours ?

- A cette question, je vous répondrai d'une manière
catégorique. Oui. Le tout s'est déroulé si vite que je ne me
souviens de rien. Heureusement pour moi, une mes assistantes
a réussi à me porter secours, malgré le brouhaha qui régnait
dans la salle de cours. Je veux remercier aussi les médecins
et leur science moderne qui m'ont sauvé des griffes de la
mort.

- Avez-vous une idée de qui a osé vous attaquer aussi sauvagement et sournoisement 7

- Non, car à ce moment précis le système de caméras était en panne.

- Une dernière question. Selon vous le mouvement de
dissidence est-il maintenant définitivement mort ?

- Oui j'en suis certain. La population n'a plus rien à
craindre. Tout est bien qui finit bien parce que la société

224

a su tuer le mouvement dans l'œuf.

* Merci grandement docteur Zulk.
* C'est moi qui vous remercie madame Bombardon.

Zulk disparut de l'écran. Un homme était à proximité de

 la journaliste.

* Chers téléspectateurs et téléspectatrices, j'ai
l'insigne honneur d'avoir à mes côtés en studio, le très
honorable ministre de la Justice, l'ami du bon citoyen.

Il y avait effectivement près de la blonde un homme
costaud, de grande taille aux cheveux gris. De grosses
gouttes de sueur coulaient sur son large front. Le regard de ses yeux orange était très froid. De temps en temps, il bougeait sa petite moustache. L'autorité se lisait sur son
visage qui ne laissait place à aucun sentiment. Il était
vêtu d'un habit en plastique mauve foncé. Sa cravate
rose parsemée de diamants, et sa chemise de satin blanc ne
permettaient aucun doute quant à son rang dans la hiérarchie sociale. Bombardon débuta son interview.

* Monsieur le ministre, je tiens à vous signaler
l'immense joie que j'ai à vous accueillir dans le studio A
de la télévision étatique, celle qui donne toujours la bonne information, au moment approprié.
* Ça va pour le badinage ma chère, venons-en aux faits.
* Monsieur le ministre, que faut-il penser des troubles
récents dans notre ville et plus spécialement dans la cité
universitaire ?
* Les gens peuvent désormais dormir sur leurs deux
oreilles. En réalité, il ne s'agissait que d'une aiguille

dans la botte de foin, et pour le bien de tous nous l'avons retrouvée rapidement.

225

* Est-ce que l'Etat a le contrôle absolu de la situation ?
* Tout à fait madame, l'Etat triomphe toujours !
* Croyez-vous monsieur le ministre que d'autres
troubles pourraient survenir dans un avenir plus ou moins rapproché ?
* Cette possibilité est totalement à exclure. À
l'avenir, le fonctionnement de l'université sera surveillé
de très près. Il en sera de même pour tous les milieux
potentiellement dissidents. Vous savez notre société libre
et démocratique possède les moyens justes et raisonnables

pour contrer les rebelles qui ne veulent que détruire nos
institutions et notre merveilleux mode de vie capitaliste.
C'est tout ce que j'avais à dire.

* Merci beaucoup monsieur le ministre.
* C'est moi qui vous remercie.

Les caméras à ions prirent la journaliste en gros plan,

pour la petite conclusion.

* Tout est clair, il n'y a pas de confusion possible.
L'état de sécurité est dans nos murs pour y demeurer. Une
fois de plus la justice a gagné, et ainsi tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Bonne nuit et revenez-nous en santé demain à la même heure.

 L'étrangère ouvrit ses paupières pour laisser voir de splendides yeux couleur émeraude. Ils l'entourèrent, elle

semblait bien. Libertad lui posa la première question.

* Quel est ton nom ?

Timidement et calmement elle répondit.

* Rosée.
* Qu'est-ce qui t'es arrivée exactement ? lui demanda Marciano.
* Tout est confus dans mon esprit. Je ne sais pas

vraiment. Je suis certaine d'une seule chose, c'est d'avoir
été battue par des policiers, je ne peux vous donner plus de
détails, malgré les énormes efforts de concentration que je
fais actuellement.

* Quel âge as-tu ? interrogea Pancho à son tour.
* J'ai dix-neuf ans. Je suis étudiante en théâtre.
 - As-tu un endroit pour rester ? questionna Smith.
* Non, je me souviens un peu, ça faisait déjà plusieurs

jours que j'errais quand vous m'avez trouvée.

Libertad s'éloigna et indiqua aux autres de la suivre. Ils tinrent une petite réunion qui dura quelques minutes, puis revinrent auprès de Rosée. L’écrivaine lui adressa encore la parole.

* Nous ne t'abandonnerons pas. Si tu le veux, tu peux demeurer avec nous le temps que tu voudras. Tu nous sembles tellement sympathique et gentille.
* Oh ! ça me fait grand plaisir, je sens que je me plairai beaucoup avec vous, mais quels sont vos noms au juste ?

L'un après l'autre ils se présentèrent. A son tour Marciano lui dit quelques mots en plus.

* Je suis Marciano. Probablement que tu es encore assez fatiguée, mais tu verras demain matin tu iras mieux.

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase que déjà
elle retombait dans le sommeil. Ils en firent autant. Pancho
et Libertad s'en allèrent ensemble. Marciano se retira dans
sa solitude et Smith essaya d'argumenter avec Boulesroses.

* Puis-je t'accompagner Boulesroses ?
* Non pas ce soir, j'ai une migraine abominable.